

Féliu Elias, le jardin de Klingsor d'un Mir, les subtiles arabesques d'un Inglada, la probe sensibilité d'un Benet, l'effort structurel d'un Pascual, l'incendie des couleurs d'un Colom, la magnificence d'un Aragay, sans parler de Mercader, transi de Renou, ni, *last not least*, du peintre, déjà nommé, de l'éternité catalane. Quant aux sculpteurs, faut-il mentionner Casanovas, au robuste équilibre, Borrell, aux fronts rayonnant de lumière auguste, Clarà, si fort en son calme, Gargallo, à la si vive, si originale plastique ? Et les eaux-fortes, les bijoux, les verrières, les céramiques, les cuirs repoussés, les émaux, les dentelles, les meubles : bref, tout ce que de ses mains diligentes fabrique, parmi la clameur de ses machines actives et le dilatement de ses poitrines civiques, œuvre la Catalogne au sens rassis ?

Voici, cependant, que, toujours dans la *Publicidad*, une protestation amère s'est élevée. Sous la signature de J. Sacs, l'organe francophile public, en effet, dans son numéro du samedi 28 août, un manifeste contre la « déplorable xénophobie » de Paris. L'auteur prétend qu'on « en est venu au point — incroyable, inouï en France — d'écrire, dans des revues et des journaux importants, des exhortations au boycottage artistique » et dit avoir lu, dans le dernier numéro d'une « grande revue de littérature et d'idées, qui se publie depuis de longues années à Paris », des imprécations contre les « rastacouères et fumistes espagnols », Picasso en tête. Il affirme que les Catalans seront impliqués dans ce verdict de lock-out chauvin et déplore, en conséquence, que les œuvres de Nonell, de Pidelasserra et de Picasso lui-même aient été exclues de l'exposition, car elles eussent pu, opine-t-il, modifier les préventions hispanophobes françaises. Il ajoute que les toiles de Toghores et de Miro devraient également y figurer. Et il évoque l'« insipide souvenir » de l'exposition officielle espagnole au Petit-Palais...

M. J. Sacs est décidément trop dur pour nous. Qu'il relise donc dans *Hispania*, 1919, numéros 2, 3 et 4 — et il trouvera cette revue à la Bibliothèque de l'*Ateneo*, à Barcelone — les jugements de la presse française sur cette exposition et il verra que ses pronostics sont injustes, puisque jamais plus enthousiaste concert de louanges ne s'était élevé, chez nous, en faveur de la peinture d'Espagne. — C. P.

## §

**Berlioz oublié.** — L'an dernier il fut décidé qu'on célébrerait avec quelque éclat le cinquantenaire de la mort de Berlioz. Il avait été question de remonter *les Troyens*, à l'Opéra ; M. Porché l'avait annoncé, et l'Opéra-Comique semblait disposé à donner *Béatrice et Bénédict*, d'ailleurs promis à notre admiration depuis longtemps.

Quelques cérémonies à peine officielles ont marqué, il y a un an, qu'on n'oubliait pas tout à fait le grand musicien, mais ce fut tout. Les

beaux projets, les représentations de ses œuvres, rien n'a été réalisé. Qu'attend-on ? Qui pourrait prendre l'initiative de rappeler à ceux qui peuvent le faire qu'une des plus nobles gloires de la musique française attend toujours l'hommage qu'on lui doit, et qu'il eût été peut-être préférable de monter *Béatrice et Bénédicte* même à l'Opéra, plutôt que d'y reprendre *Paillasse* ?

C'est une question qu'on peut poser, encore qu'on sache fort bien qu'elle n'apporte aucun changement dans les programmes déjà composés de nos théâtres de musique subventionnés.

§

**Le nom de Baudelaire.** — « Pour quelle raison les aïeux de Baudelaire portèrent-ils ce nom qui, ainsi que tous les noms, était un surnom ? »

La réponse à cette question, posée dans l'un des derniers échos du *Mercury*, dépend surtout de la connaissance du pays ou de la région qu'habitait le premier du nom.

Est-il, d'ailleurs, bien sûr que l'étymologie soit *badelaire*, *base-laire*, *baselaine*, etc., comme semble le croire M. J.-G. P. ? et de ce que l'un des ancêtres de Baudelaire se mariait en Franche-Comté, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'ensuit-il que la famille soit originaire de cette province ? Et pour déterminer l'origine d'un surnom ou d'un sobriquet il est nécessaire de connaître le langage usuel du lieu où le surnom a été primitivement donné.

En règle générale les sobriquets originaux, devenus par la suite les patronymiques des lignées, venaient du physique, du moral, du lieu d'habitation ou de la profession de ceux à qui ils étaient octroyés. Rarement — très rarement — il venait d'un objet.

Le premier Baudelaire n'aurait pas été appelé « coustel », « coûte-las », « badelaire » ou « baselaine » du nom d'un objet, d'un instrument, d'une arme ; mais s'il avait été l'artisan de cet objet on l'aurait nommé de la désignation du métier : *coustelier* et non *coustel*.

Sans renfort d'érudition, par simple hypothèse assez vraisemblable, si le nom de Baudelaire vient du métier exercé par le premier du nom, si ce premier du nom habitait l'un des pays ou l'une des régions où la langue romane y est le plus longtemps conservée comme langage usuel populaire, je veux dire le Midi et l'Auvergne, en France, toute l'Italie et toute l'Espagne (1), ce premier Baudelaire était certainement boyaudier : *Budelaire*.

Ceux qui ont tant soit peu pratiqué les recherches dans les anciens baptistaires ne s'étonneront pas de la transformation du nom en celui de Baudelaire, par l'adjonction de l'*a* et la suppression d'ailleurs géné-

(1) Besançon... « vieille ville espagnole » est la capitale de la Franche-Comté.